



EN ROUTE POUR LE KLONDIKE.

John Mackay, a une assez bonne santé, mais il est tellement occupé du matin au soir qu'il n'a jamais le temps, il l'avoue lui-même, de jour de sa fortune. Jamais ou presque jamais il ne va au théâtre ; il ne voyage que pour ses affaires et dine rarement en ville. Le seul passe-temps qu'il se permette est la marche hygiénique — car M. John Mackay n'a pas de voiture ! Après un bain froid quotidien et une heure d'halteres, il fait une longue promenade à pied dans le Central-Park.

Les frères Rockefeller qui, partis de la plus humble condition, ont su amasser une fortune évaluée à près de cinq cents millions, mènent, comme M. Mackay, la vie la plus régulière et, disons le mot, la plus monotone. On les appelle les machines automatiques à faire de l'argent. C'est bien une vie de machine, intelligente à coup sûr, mais jamais en repos, que celle des Rockefeller qui travaillent toute la journée absolument comme le dernier de leurs junior clerks. Ils ont, eux, des chevaux, mais ils ne montent jamais à cheval ; ils ont des yachts magnifiques, mais jamais ils ne s'en servent ; et leurs femmes possèdent des diamants de toute beauté

qui sont condamnés à rester à perpétuité dans leurs écrins. Ils ne font pas de musique. Ils ne cultivent ni les beaux-arts, ni la littérature. Ils n'ont que le temps de gérer leur énorme fortune.

Enfin, M. Cornélius Vanderbilt ne mène pas non plus une existence bien folâtre. Bien que membre d'une douzaine de clubs, il n'en fréquente aucun. Sa timidité est proverbiale : c'est au point qu'il évite les grands diners ou les soirées dans lesquels il pense pouvoir rencontrer des visages étrangers. Le grand "railway king" partage son temps entre ses devoirs religieux, qu'il remplit scrupuleusement faisant le bien tant qu'il peut, et les intérêts des innombrables chemins de fer qu'il possède. Pendant bien des années, son unique loisir a été de faire une classe enfantine dans une petite école voisine de son hôtel.

Qui, après cela, prétendra que le bonheur est dans l'argent ?

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

Cette exclamation, que Molière fait répéter sans cesse à un avare à qui son valet de-

mande de l'argent pour racheter son fils, pris par les Turcs sur une Galère, est devenu proverbe.

En 1729, le Comte, depuis Maréchal de Saxe, s'avisait de faire construire une galère sans voile, qui devait remonter la Seine de Rouen à Paris, en vingt-quatre heures. Sur le certificat de deux Membres de l'Académie des Sciences, le Comte, qui voulait joindre aux lauriers de Mars le compas d'Uranie, obtint un privilège exclusif pour sa machine qui lui coûta beaucoup, et qui ne réussit point. Quant la célèbre Lecouvreur eut appris cette espèce de défaite, elle s'écria :

— Que diable Monsieur le Comte allait-il faire dans cette galère !

PERDU ET RETROUVÉ.

Bassinero, un grand bavard, en visite chez Mme X... se décide à partir après avoir parlé trois quarts d'heure durant.

— Je suis heureux, madame, d'avoir passé auprès de vous quelques bons moments. J'avais, en arrivant, un mal de tête atroce et je l'ai perdu.

Mme X... avec un sourire contraint et passant lentement sa main sur son front :

— Oh ! non... il n'est pas perdu !